

Badinter. L'hommage au garde des Sceaux et des consciences

Cérémonie. Le 9 octobre prochain, la dépouille de Robert Badinter entrera au Panthéon. Quelle revanche pour l'homme qui fut, selon ses propres mots, le « ministre le plus haï de France » avant d'être considéré, très vite, comme une conscience morale de la République. Retour sur une vie au service de la justice et de l'humanité. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR**

Quand Charlotte Badinter se rend au commissariat du 16^e arrondissement de Paris pour y retirer ses papiers – la famille vient d'être naturalisée –, elle est enceinte jusqu'aux yeux. Le commissaire, comme une bonne fée, considère son ventre arrondi et lance ce vœu : « Puisse-t-il servir la République ! » Il ne sera pas déçu.

Le 30 mars 1928, Robert Badinter vient au monde. Il est issu d'une famille juive de Bessarabie [l'actuelle Moldavie] qui rêvait de la France et la voyait comme un nouvel Israël. « L'an prochain à Paris » supplantait chez Simon Badinter la formule rituelle « l'an prochain à Jérusalem ». Le pays de Voltaire, de Hugo, de Zola apparaît alors, pour tous les persécutés du

monde, comme la nation universelle, où l'on peut vivre enfin en toute égalité.

Mais ce pays rêvé, celui de 1789, se renie en 1940 avec l'installation du régime collaborationniste de Vichy. Discriminations, interdiction d'exercer certains emplois, aryanisation des entreprises juives et enfin, arrestations, rafles et déportations en Allemagne : l'État français se met au service de la machine de mort nazie.

Dès lors, pour la famille Badinter, commence l'expérience de la clandestinité, la spoliation de leurs biens, le passage de la ligne de démarcation, les faux papiers, la peur. L'oncle Naftoul est dénoncé par une voisine qui convoitait ses meubles. La grand-mère Scheindléa, impotente, est conduite à Drancy sur une civière. Son père, Simon, est

arrêté le 9 février 1943 et exterminé à Sobibor. Charlotte et ses deux fils trouvent refuge à Cognin (Savoie). Officiellement, ce sont des réfugiés originaires de Saint-Nazaire, mais tout le monde connaît la vérité. Robert Badinter reviendra à Cognin en 1996 pour s'adresser aux enfants des écoles : « Je voulais vous dire que vos parents, vos grands-parents, par leur discrétion, leur silence, nous ont sauvé la vie. C'étaient des gens bien. C'est important que vous le sachiez. »

Orphelin d'un père traqué et assassiné

À l'été 1945, Claude et Robert se rendent, avec assiduité, à l'hôtel Lutetia où sont hébergés les déportés de retour des camps, en espérant y reconnaître leur père. Et puis un jour, aux actualités, découvrant les monceaux de cadavres des usines de ...

“ Issu d'une famille juive venue de Moldavie, il est caché en 1943 dans un village de Savoie et saluera, bien plus tard, le courage de ses habitants ”



ANTONIO RIBEIRO/GAMMA RAPHO

Le droit et la droiture Décédé le 9 février 2024 à 95 ans, l'avocat et garde des Sceaux (ici en 2000, chez lui, à Paris) reçoit l'hommage de la nation pour son combat en faveur de l'abolition de la peine de mort et son engagement républicain sans concession.

Ils font l'événement

... mort nazies, Robert comprend que Simon ne reviendra pas. Pour toujours, il sera l'orphelin, le fils de l'homme traqué, persécuté et assassiné. La vie doit l'emporter. Après une formation universitaire aux États-Unis, il devient avocat en 1951, entre au culot dans le cabinet d'Henry Torrès, un ténor du barreau parisien, qui le prend sous son aile. Torrès avait perdu son fils pendant la guerre; Robert, son père...

Très vite, nanti d'un solide carnet d'adresses, Badinter devient l'avocat du showbiz: Sylvie Vartan, Jules Dassin, Charlie Chaplin, Brigitte Bardot, Raquel Welch... C'est le temps de l'insouciance, des sorties au bras de l'actrice Anne Vernon et, aussi, des premiers engagements politiques en faveur de Mendès France puis de l'indépendance algérienne. Succès en affaires, succès en amour: en 1966, il se marie avec Élisabeth Bleustein-Blanchet, petite-fille du communard Édouard Vaillant. En revanche, il fait chou blanc en politique. Aux législatives de 1967, il est battu à Paris, en dépit du soutien de François Mitterrand. C'est en 1971 que sa vie change totalement quand il accepte, lui qui n'est pas vraiment pénaliste, de devenir l'avocat de Roger Bontems. Celui-ci a participé à la prise d'otages de la prison de Clairvaux, à l'issue de laquelle un surveillant et une infirmière sont assassinés par son codétenu Claude Buffet.

La défense de Robert Badinter est solide: celui qui n'a pas tué ne peut pas être tué. Mais la cour d'assises de Troyes, en 1972, envoie Bontems, comme Buffet, à la guillotine. Et le président Pompidou ne gracie pas, lui que l'on disait abolitionniste. Badinter en tire deux leçons. La première: la peine de mort est irrationnelle. Elle répond à une émotion. La seconde: la peine



PATRICK SICCOLI/SIPA

de mort est démagogique. Le président doit rassurer l'opinion publique, lui donner le sentiment que les Français sont protégés. La justice n'a rien à voir là-dedans. Il se fait alors une promesse: tant qu'il vivra, il luttera contre la peine de mort.

Un ténor du barreau visé par une bombe

C'est ainsi qu'il devient le militant n° 1 en faveur de l'abolition, bataillant dans les prétoires et dans la presse, sur le terrain des idées ou sur les plateaux de télévision. En 1977, il revient devant la cour d'assises de Troyes pour y défendre un homme indéfendable, Patrick Henry, qui a tué un enfant de 7 ans et dont l'affaire a soulevé une émotion immense dans le pays.

Se souvenant de la leçon de Bontems, il souligne l'irrationalité de la peine de mort: l'absurdité de croire que l'on tue le crime en tuant le criminel. Contre toute attente, le jury trouve des circonstances atténuantes pour se contenter de la perpétuité. Cette tête que l'on enlève à la guillotine provoque le scandale. L'avocat reçoit des tombereaux d'injures courageusement anonymes et une bombe explose sur son palier. Il continue malgré tout son combat et, à cinq reprises, arrache au bourreau cinq condamnés à mort dont le jugement a été cassé et qui sont rejugés. Il plaide sans notes, durant des heures, avec une passion qui le laisse épuisé. Il dit lui-même qu'il a peur un jour de «claquer» à l'audience.

Force tranquille
À la sortie du premier Conseil des ministres du second gouvernement Mauroy, formé le 23 juin 1981 après les législatives, le nouveau ministre de la Justice – poste qu'il occupera jusqu'en 1986 – répond aux questions des journalistes.

La victoire de François Mitterrand en 1981 change tout. Nommé garde des Sceaux, c'est lui, Badinter – l'avocat, l'intellectuel et le militant –, qui procède à l'exécution de la guillotine. La loi est promulguée le 9 octobre, d'où la date choisie pour sa panthéonisation. La France était alors un des derniers pays à pratiquer la peine de mort en Europe occidentale.

Les partisans du supplice défendent son exemplarité, mais les statistiques démontrent le contraire: la peine de mort n'a aucun rapport avec le niveau de la criminalité. On compte d'ailleurs moins de meurtres aujourd'hui, sans la guillotine et avec 68 millions d'habitants, qu'en 1980, avec 50 millions de Français et la peine de mort. La guillotine ne servait donc à rien. Elle ne défendait pas la société, elle la déshonorait, en tuant pour apprendre à ne pas tuer. Elle était, selon Jaurès, «contraire à la fois à l'esprit du christianisme

et à l'esprit de la Révolution». Mais Badinter devenu ministre ne s'arrête pas là. Inventeur du travail d'intérêt général, il dépénalise l'homosexualité, réforme la magistrature pour la rendre plus indépendante, favorise l'indemnisation des victimes, crée pour le citoyen

«rime avec connard»! Président du Conseil constitutionnel de 1986 à 1995, sénateur jusqu'en 2011, cet homme entier, droit et sincère, farouchement attaché à l'universalisme républicain, continue de combattre jusqu'à son dernier souffle pour la création de la Cour pénale de

«Une fois ministre, il décrète la mise à mort de la guillotine»

la possibilité de saisir la Cour européenne de justice...

Il tente, enfin, d'humaniser la détention carcérale, malgré une opinion réticente et un budget insuffisant. Dénoncé à droite comme laxiste, jugé trop mou à l'extrême gauche, il devient le ministre le plus détesté du premier septennat Mitterrand. Le général Bigeard fait même rimer «bande à Baader» avec «bande à Badinter». Ce dernier lui répond que «Bigeard

La Haye en 2000 et pour l'abolition universelle de la peine capitale.

En 1981, la France était le 35^e pays à l'abolir, ils sont 147 États à ne plus la pratiquer aujourd'hui. Il meurt le 9 février 2024, effrayé de voir renaître la haine antisémite, inquiet de l'avenir de la démocratie et de l'universalisme républicain. Au fond, il faudra toujours combattre pour le droit et la justice. C'est aussi la leçon de cette panthéonisation. 



VALÉRIE NIVELON

LA MARCHÉ DU MONDE

«Badinter au Panthéon»

LE SAMEDI 4 OCTOBRE À 16H10



Valérie Nivelon présente «Badinter au Panthéon», un épisode documentaire inédit de «La Marche du monde». Ministre de la justice, Robert Badinter a su conjuguer ses convictions politiques à son approche humaniste. Il est entré dans l'Histoire le 9 octobre 1981 pour avoir obtenu l'abolition de la peine capitale. Pour le garde des Sceaux du gouvernement de François Mitterrand, c'est l'aboutissement d'un combat porté par de grandes figures intellectuelles telles que Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, Flora Tristan ou encore Albert Camus.

Le 11 juillet 1985, Robert Badinter promeut la loi autorisant les caméras à entrer dans les prétoires pour enregistrer les procès historiques. Un texte qui révolutionne les pratiques judiciaires et permet la constitution de sources audiovisuelles pour les historiens et le travail de mémoire. Robert Badinter soutient la loi Forni, rapportée par la députée Gisèle Halimi promulguée le 4 août 1982. Le texte abroge définitivement le «délit d'homosexualité».

Une émission qui invite à écouter le plaidoyer de Robert Badinter contre la peine de mort, pour la captation audiovisuelle des procès historiques et pour la décriminalisation de l'homosexualité.

En partenariat avec

HISTORIA





Carré Malgré des concessions à la fiction, l'auteur des *Piliers de la Terre* s'appuie sur une impeccable documentation historique.

GARETH IWAN JONES/SP

Roman vrai. Ken Follett revisite Stonehenge

Rentrée littéraire. Le célèbre romancier gallois nous plonge dans l'histoire de ce site préhistorique et nous fait découvrir la vie de ses concepteurs ainsi que le monument de bois qui le précéda.

Né dans un pays de Galles peuplé de châteaux, Ken Follett aime raconter la vie des grands monuments. *Les Piliers de la Terre* (1989) avaient exploré la construction d'une cathédrale: le cycle qui en a découlé a connu un succès planétaire et a été adapté sur de multiples supports. Par la suite, le mur de Berlin, de ses origines à sa chute, s'était trouvé au cœur d'*Aux portes de l'éternité* (2014). La fascination de Ken Follett pour les édifices iconiques rencontre parfois l'actualité,

notamment dans *Notre-Dame* (2019), rédigé peu après l'incendie de la cathédrale parisienne, et dont les bénéfices avaient été reversés à la Fondation du patrimoine. Cette année, Ken Follett emmène ses lecteurs beaucoup plus loin dans le passé, à la rencontre d'un monument énigmatique: Stonehenge.

L'histoire commence vingt-cinq siècles avant notre ère, autour d'un cercle de bois qui se dresse dans une plaine du sud de l'actuelle Angleterre. Un collège de prêtresses y danse et chante pour compter les jours qui

séparent les solstices et les équinoxes. Autour de ce monument, le tailleur de silex Seft, son aimée Neen et Joia la mystique, sœur de Neen, vivent, souffrent et rêvent d'avenir, au fil des saisons. Saisons parfois cruelles: sécheresses et tempêtes déciment ce petit monde, au sein duquel les communautés d'éleveurs, d'agriculteurs et de chasseurs-cueilleurs entretiennent des relations difficiles. La rivalité débouche parfois sur des meurtres, qui dégénèrent en un cycle de vengeance. Un jour, cette violence se transforme en catastrophe: la grande enceinte de bois est incendiée. Mais la prêtresse Joia a un rêve: construire un cercle de pierres qui permette d'enraciner les traditions de tous les peuples de la Grande Plaine.

D'une certaine façon, le récit est sans surprise: le lecteur n'ignore pas qu'un

jour Stonehenge dressera ses mégalithes dans le ciel de la Préhistoire. Son homologue de bois, baptisé *Woodhenge* par les archéologues, est moins connu : alors que, dès le Moyen Âge, les trilithes de Stonehenge ont fait naître des centaines de légendes, il fallut attendre les années 1920 pour que les traces de *Woodhenge* soient repérées par la prospection aérienne dans la plaine de Salisbury, à trois kilomètres du cercle de pierre.

Du sang, des silex et de l'amour

La fonction précise de ces deux monuments reste très incertaine. Ken Follett préfère s'attarder sur le destin de celles et ceux qui leur ont permis de voir le jour. Il en résulte un roman assez déroutant. L'amateur y trouvera de riches données sur le déplacement des pierres, la taille des silex ou le fonctionnement des premières communautés sédentaires. Loin des visions idéalisées de la Préhistoire, la guerre est très présente ; la violence n'est atté-

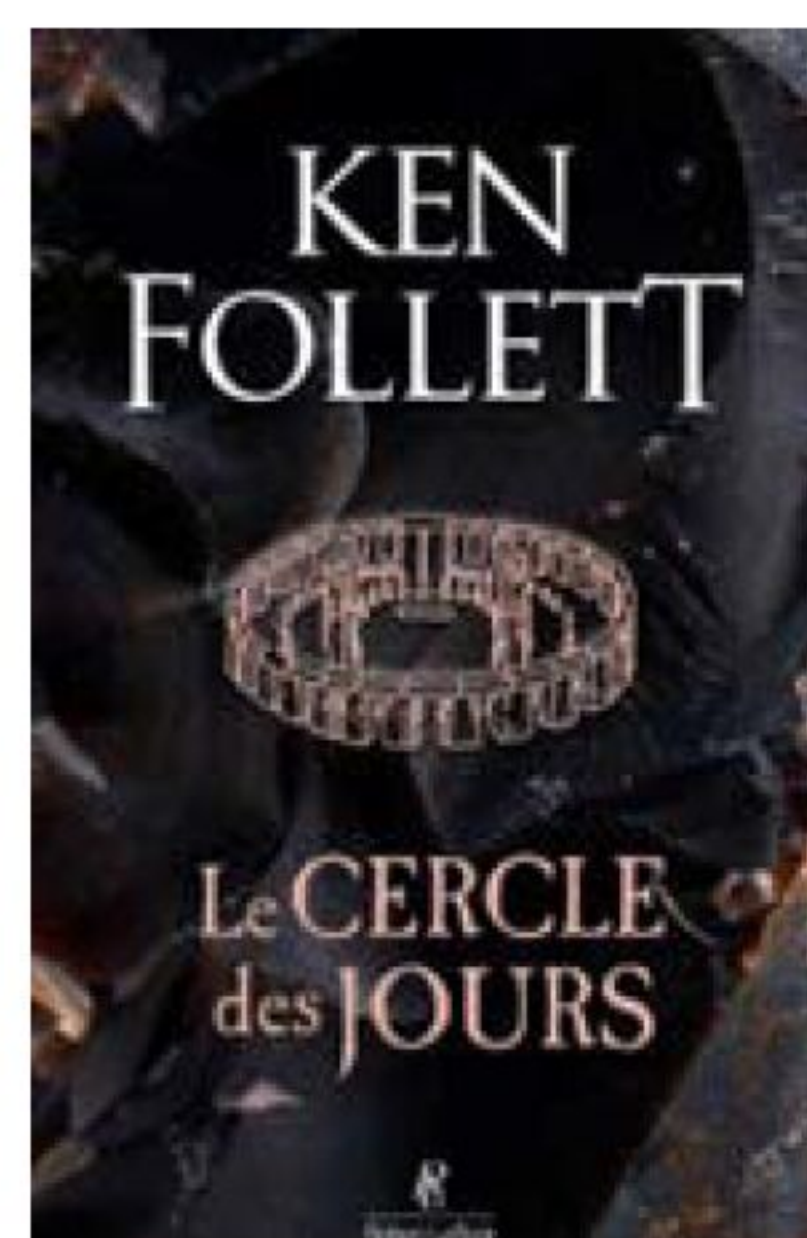
nuée que par la distance qui sépare les communautés humaines. La succession rapide des générations n'est pas éludée, même si, pour les besoins du roman, quelques individus atteignent des âges canoniques. Plusieurs histoires d'amour rythment le récit ; on les appréciera ou non, tant certains codes de séduction semblent plus empruntés à Jane Austen qu'à l'âge de pierre ! Quelques scènes new age accompagnent également les rituels autour des enceintes sacrées. La présence de voyageurs et de pèlerins venus d'assez loin est toutefois attestée par l'archéologie ; ils jouent ici un rôle important, notamment dans la construction du site. Quant aux prêtresses lesbiennes adeptes de l'« empowerment », qui sont présentées comme les fondatrices de Stonehenge, elles appartiennent plutôt

au XXI^e siècle ; mais, somme toute, nul ne sait qui étaient les desservants des mégalithes et un romancier a le droit

de répondre aux attentes de son temps ! Certains thèmes du *Cercle des jours* répondent d'ailleurs à des inquiétudes très contemporaines, telle la crise climatique et la pédophilie dans le clergé – féminin dans ce cas, il est vrai.

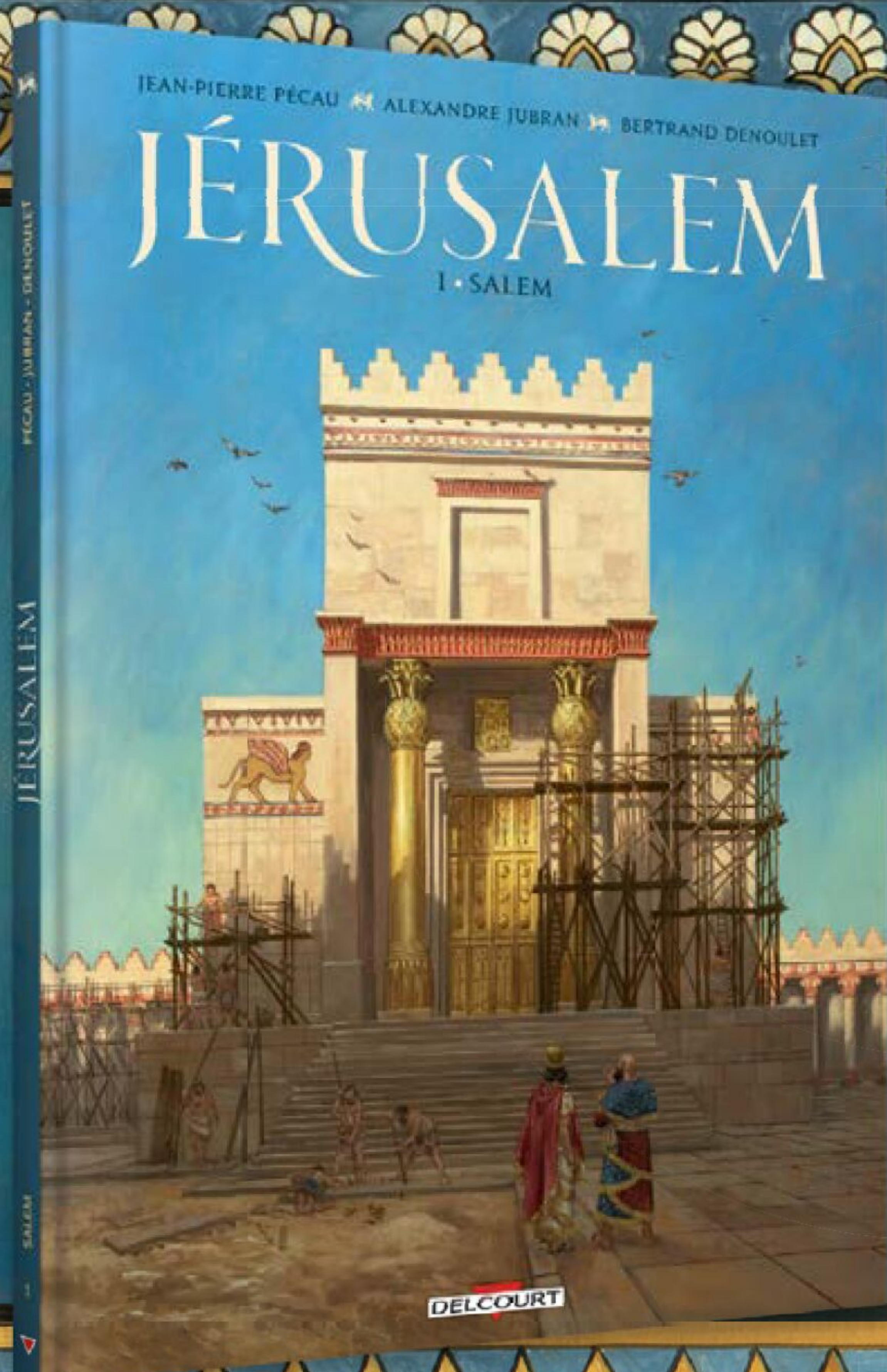
On regrettera, ici et là, les choix opérés par la traduction : l'action de razzier le territoire ennemi se trouve par exemple rendue par le verbe « dévaliser », ce qui semble bien civilisé ! Dans tous les cas, ne boudons pas notre plaisir : comme tous les grands monuments, chaque roman de Ken Follett est fait

d'une base ancienne et de matériaux contemporains qui participent à l'éternelle restauration des splendeurs du passé. **BRUNO DUMÉZIL**



Le Cercle des jours,
de Ken Follett
(Robert Laffont,
606 p., 26 €)

JEAN-PIERRE PéCAU ALEXANDRE JUBRAN BERTRAND DENOULET



JÉRUSALEM

L'histoire antique et épique
de l'une des cités les plus fascinantes

UN BEAU CAHIER ILLUSTRÉ
EN FIN D'ALBUM

TOME 1 SUR 3 AU RAYON BD
OCTOBRE 2025



DEL COURT